

Mustapha Ettobi
Université McGill

**Littérature, censure et liberté :
le « texte nu » de Mohamed Choukri¹**

Résumé

Dans la littérature arabe contemporaine, la censure du récit autobiographique al-Khubz al-hâfi (*Le Pain nu*) de Mohamed Choukri demeure un cas très particulier. Dans mon article, j'explique les aspects transgressifs de ce roman et la controverse qu'il a suscitée dans le monde arabe, surtout au Maroc et en Égypte. D'autres cas de censure plus ou moins semblables sont aussi évoqués, et ce de manière à montrer quelques facteurs sociaux, religieux et politiques qui déterminent la production et la réception de l'œuvre arabe et à illustrer la lutte de l'écrivain arabe et/ou arabophone pour la liberté de la littérature.

¹ Le présent article comprend des résultats d'une recherche subventionnée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Introduction

Dans son livre Ghawâyat al-shuhrûr al-abiad (*la Tentation du merle blanc*), Mohamed Choukri aborde entre autres sujets le rôle de l'écrivain dans une société donnée. Il le décrit de la manière suivante : « L'homme n'est pas venu dans ce monde afin de chanter sa beauté à moins que ce soit parmi les idiots qui tremblent face à l'épouvantable vérité » (Choukri 14-15, ma traduction). Pour lui, l'écrivain doit rendre compte de cette « vérité » qui « fait peur », angoisse et inquiète et non pas chercher à plaire au lecteur et à simuler la quiétude. Il doit décrire les injustices et l'oppression et non pas les esquiver et feindre leur inexistence.

Dans son premier roman al-Khubz al-hâfî (*Le Pain nu*), Choukri donne un bon exemple de ce genre d'écriture qu'il recommande. Il présente un récit franc et choquant d'une expérience très particulière qu'il a « vécue », un texte qui constitue non seulement un précédent dans la littérature arabe contemporaine mais aussi une bonne illustration de la lutte de l'écrivain arabe et/ou arabophone pour la liberté de l'écriture et de la littérature. Dans le présent article, j'aimerais exposer ce cas exceptionnel, par l'histoire de sa production et par son unicité thématique, expliquer ses différents aspects transgressifs et montrer les enjeux sociaux et politiques de sa censure.

Traduction et épreuve de l'édition

Dans la préface de ce premier récit, Choukri défend expressément la liberté de la littérature. Il y écrit : « J'attends qu'on libère la littérature qui n'est ni répétitive ni évasive » (3-4, ma traduction). Cette préface fut rédigée dix ans environ après l'écriture

du roman, ce qui est très inhabituel. Mais ce qui est plus étonnant est que ce texte, avant même de paraître dans sa langue originale, fut traduit en trois langues étrangères, à savoir l'anglais, le français et l'espagnol. L'écrivain américain Paul Bowles, connu entre autres pour son roman un Thé au Sahara (*Tea in the Desert*), produisit une traduction anglaise intitulée For Bread Alone qui fut publiée aux éditions Peter Owen à Londres en 1973. Il aurait demandé à Choukri d'écrire son autobiographie afin qu'il puisse la traduire. Ce dernier aurait prétendu l'avoir déjà fait : « When Paul Bowles asked me to write my autobiography, I immediately replied, but it is already written [...] Needless to say, I had not put down a word on paper » (Ghazoul et Harlow 222). La possibilité d'être traduit et publié aurait ainsi stimulé le travail de Choukri. Quant à la version française, le Pain nu, elle fut réalisée par l'écrivain marocain d'expression française Tahar Ben Jelloun, lauréat du Prix Goncourt en 1987 pour son roman La Nuit sacrée. Elle fut publiée aux Éditions François Maspero en 1980, précisément dans la collection « Actes et mémoires des peuples » dirigée par Louis Constant. Quant à la traduction espagnole, El Pan Desnudo, on la doit à Abdellah Djbilou, un autre traducteur marocain. Elle sortit chez Montesinos à Barcelone en 1982².

À la différence des ces versions, l'original n'a pas su intéresser immédiatement les maisons d'édition marocaines et arabes en général. Il ne fut publié qu'en 1982, à compte d'auteur (Berrada et Choukri 56-57)³. Le critique marocain Mohamed Berrada, un ami de Choukri, avait essayé, en vain, de le faire publier au Liban par la maison d'édition Dâr al-

² Pour une discussion de la traduction de ce roman en français et en anglais, voir Ettobi (2006).

³ Vu les difficultés financières qu'endurait Choukri au début de sa carrière, il n'est pas improbable que cette publication ait été rendue possible grâce aux revenus des traductions antérieures.

‘âdâb, puis à Londres par al-Sâqi (*ibid.* 4). Il est très probable que le contenu sexuel graphique du texte, décrit ci-après, ait découragé les éditeurs. Dans la préface de la traduction française, Ben Jelloun estime que l’« édition dans le monde arabe est avant tout conformiste et commerciale » (Ben Jelloun 9). Ceci semble être le cas pour l’édition partout, mais le « conformisme » évoqué ici a probablement plus de poids et d’effet dans un contexte arabo-islamique, où la religion sert de référence générale (et où le mot arabe *al-adab* [littérature] signifie également les *bonnes* mœurs et les *bonnes* manières). Un an après sa publication au Maroc, ce texte fut interdit par une décision du ministre de l’Intérieur Driss Basri sur recommandations des oulémas, les théologiens de l’islam⁴. Il ne sera autorisé à circuler de nouveau qu’en octobre 2000, après l’accession au pouvoir d’un parti socialiste, à savoir l’Union socialiste des forces populaires⁵. Ainsi, durant cette période (de 1983 à 2000), ce texte ne fut lu et reçu essentiellement qu’en anglais et en français, parmi d’autres langues étrangères comme l’espagnol, le grec, l’allemand, l’italien, le russe et le japonais⁶. On s’interrogera sur les causes de cette situation très paradoxale du texte. Une idée sur la vie de l’écrivain, sur l’intrigue et sur les aspects controversés de son roman aidera le lecteur à comprendre la nature du texte et les motifs probables du traitement spécial qu’il a reçu au début dans le monde arabe.

⁴ Selon Berrada, la décision d’interdire *al-Khubz al-hâfî* (et *Mawsimu al-hijrati il_ al-chimâl* [Saison de la migration vers le Nord] de Tayeb Salih) était due à la protestation des comités de parents d’élèves dans quelques villes marocaines (Berrada et Choukri, 2000 : 69).

⁵ Il convient de noter que ce nouveau gouvernement comptait un poète, Mohamed el-Achaari, comme ministre de la Culture. Ce dernier aurait donné un appui symbolique à la réédition du roman de Choukri (Parrilla, 2002 : 139).

⁶ Selon Choukri, son récit a été traduit en une vingtaine de langues y compris l’hébreu et l’islandais (de Larramendi et al., 2002 : 310).

« La volonté de vivre »

Dans al-Khubz al-hâfi, l'auteur raconte une partie de l'histoire de sa vie, plus précisément son enfance et son adolescence. Né en 1935 à Beni Chiker, près de la ville de Nador (au nord du Maroc), il est fils d'une famille pauvre qui, menacée par la famine qui ravageait la région montagneuse du Rif pendant les années 40, s'exila successivement dans des quartiers pauvres de deux villes marocaines, Tanger puis Tétouan. Il grandit dans des milieux très désavantagés, fréquenta les marginaux de la société (entre autres, les voleurs, les mendiants et les prostituées) et s'initia très tôt à la vie de clochards et à la consommation de drogue et d'alcool. À un âge très jeune, et à cause de la cruauté de son père, il élit domicile dans les rues parmi des gens plus sympathiques. Il préfère parfois dormir dans le cimetière, pour éviter de possibles agressions nocturnes. Il essaie par tout les moyens de survivre : il travaille, vole, fait de la contrebande et même se prostitue une fois. Sa décision d'apprendre à lire et à écrire changera toutefois le sens de sa vie. Le récit autobiographique en question se termine par cette décision importante dans la vie de Choukri, prise à l'âge de 20 ans dans un centre de détention à Tanger. Le signe déclencheur de ce changement serait un poème du Tunisien Abou al-Qasim al-Chabbi intitulé « Irâdat al-hayât » (« *la volonté de vivre* »). Pendant sa détention temporaire, Choukri reçut ses premières leçons d'arabe d'un codétenu. Sur le mur de la cellule, ce dernier écrit quelques vers dudit poème qu'il explique à Choukri [(alors)] illettré :

Si un jour le peuple veut la vie,

Le destin doit sûrement répondre;

La nuit doit se dissiper;

Et les chaînes doivent se briser.

(Cité dans Choukri 202, ma traduction)

Comme le montre cette citation, le thème de la liberté est central à l'œuvre de Choukri. Au désir personnel du narrateur d'être libre dans son milieu familial et social correspond une volonté de son pays de s'émanciper et de se décoloniser. Leur « volonté de vivre » librement est partagée. Pourtant, pour Choukri, cette « volonté » le mettra d'abord sur le chemin de l'école, quoique tardivement.

Comme il le sera décrit dans la deuxième partie de son autobiographie, Zamân al-akhtâ' (le Temps des erreurs 1992), Choukri devient instituteur après quelques années d'études et commence à écrire des textes littéraires. Parmi ses œuvres, on trouve d'autres romans comme al-Sûq al-dâkhilî (Zoco chico) et Wujûh (Visages); des recueils de nouvelles tels que Majnûn al-ward (le Fou des roses, 1979) et al-Khayma (la Tente, 1985); ainsi que des pièces de théâtre comme al-Sa'âda (le Bonheur, 1994). Choukri fut un ami de Paul Bowles, de Jean Genet ainsi que de Mohamed Berrada. Il a aussi écrit des livres sur les séjours respectifs de Bowles, de Genet et de l'écrivain américain Tennessee Williams à Tanger. Il obtint le Prix de l'amitié franco-arabe en 1995. Il est décédé en 2003, l'année où son premier récit autobiographique fut porté intégralement au grand écran par le réalisateur Rachid Belhadj.

Aspects transgressifs du récit

Si al-Khubz al-hâfi est considéré comme l'un des textes les plus controversés dans l'histoire de la culture arabe, c'est à cause de son caractère transgressif. Cette transgression consiste d'abord en une description libre et très osée de la « réalité » sociale d'un pays colonisé, plus précisément de la région du Nord, pendant les années 40 et 50. En fait, l'auteur donne une image sombre et riche en détails d'une vie sociale misérable et disloquée. Si la famille de Choukri fuit le Rif affamé, sa vie à Tanger ne sera pas facile. Le « paradis » imaginé au début de la migration s'avère une illusion. C'est ce que constate le narrateur : « À Tanger, je ne vis pas la grande quantité de pain que m'avait promise ma mère. La faim existait aussi dans ce paradis, mais elle n'était pas fatale » (7, ma traduction). À cause de cette faim, l'enfant/narrateur fouillera parfois dans la poubelle pour s'alimenter et essayer de nourrir son frère Abdelkader. Il ira chercher des plantes dans un cimetière ou apportera une poule morte à la maison, au grand dégoût de sa mère.

Outre l'extrême misère de cette famille, le récit montre l'absence presque totale de toute harmonie et de paix dans la vie sociale, surtout familiale. La famille Choukri en est le parfait exemple. D'un côté, il y a le père violent et irresponsable dont l'unique rôle consiste à exploiter et à battre la femme et les enfants. Il lui arrive même de tordre le cou de l'un de ses fils, Abdelkader, qui ne cesse de pleurer à cause de la faim. De l'autre, on trouve une mère totalement soumise à l'autorité de l'époux et obligée, surtout après l'emprisonnement de ce dernier, de sortir chercher du travail afin de subvenir aux besoins de ses enfants. Ironiquement, l'émancipation relative de la femme n'est motivée que par

une exigence purement matérielle. Pourtant, elle a un prix, puisque la mère laisse ainsi au petit Mohamed la responsabilité de veiller sur sa plus petite sœur, Rhimou.

Ce qui est plus transgressif dans cette description de la vie familiale, c'est la vive critique de l'autorité du père par le narrateur et le degré de haine montré à son égard. À ce sujet, Ben Jelloun écrit un long commentaire dans la préface de sa traduction du texte intitulée justement le « texte nu » :

[...] on pourrait dire qu'il [Choukri] poursuivait une ombre à abattre, un destin à démasquer, un ciel à déchirer, une fatalité à déchiffrer, une autorité quasi divine à annuler : rarement la haine du père aura été aussi forte. Un père assassin, lâche, haineux. Un tremblement de terre dans la vie du petit Mohamed qui fera de la mort de cet homme une raison de survie : « S'il y avait quelqu'un dont je souhaitais la mort, c'était bien mon père » (Ben Jelloun 8).

Cette description très critique du père peut être illustrée par d'autres exemples du texte non moins symboliquement importants, comme la scène où Choukri invoque un incident impliquant son père. Ce dernier le surprend dans le marché un jour. Les amis du fils, des voleurs avec qui il compte « travailler », interviennent et donnent une bonne raclée au père. Quand l'un d'eux demande à Mohamed qui est cet homme qui lui en veut, il répond qu'il s'agit de son propre père : « Oui, mon père [...] Il mérite plus que vous lui avez fait. C'est un chien » (80, ma traduction). Dans d'autres situations, Choukri nie avoir un père vivant. Ainsi répond-il à un voisin qui s'interroge sur la raison pour laquelle Mohamed dort dans la rue :

- Mais, ton père est monsieur Haddou ben Allal et ta mère est madame Mimouna.
- Je t'ai dit que je ne connaissais que moi-même.
- Qui est ton père alors?
- Il est mort.
- Mort?
- Oui, il est mort depuis longtemps.

(77, ma traduction)

Le rejet de l'autorité paternelle (et de son abus) est on ne peut plus clair. La mort du père est souhaitée. Il l'imaginera plusieurs fois et en fera presque un rêve. La rébellion atteint des sommets paroxysmiques, remettant ainsi en question les fondements socioreligieux de la légitimité de la tutelle parentale, surtout celle du père⁷. Quant à sa relation avec sa mère, les sentiments de Choukri sont complexes : il éprouve de la sympathie envers elle, mais la déteste parfois à cause de sa soumission « volontaire » à l'autorité de son époux.

L'aspect le plus controversé de ce récit consiste toutefois en l'inclusion d'une pléthore de scènes sexuelles. Ces descriptions souvent graphiques portent aussi bien sur les fantasmes du narrateur, sur ses visites aux bordels, sur les scènes qu'il a vues que sur les choses qu'il a entendues. Il lui arrive même de donner le compte rendu d'une rencontre impliquant ses deux parents, un choix extrêmement choquant et, à ma connaissance, sans précédent dans la littérature et culture arabo-islamique. La description des scènes

⁷ Dans la culture arabo-islamique, le respect des parents et leur obéissance sont une très grande exigence morale, sauf dans des cas extrêmes de différence de croyances religieuses.

sexuelles est d'autant plus forte qu'elle est souvent faite en une langue explicite, concrète et nue. Choukri a ainsi osé faire ce que plusieurs écrivains marocains (et maghrébins) d'expression arabe (ou française) n'ont pas pu faire : c'est-à-dire utiliser l'arabe, une langue « sacrée » selon Ben Jelloun (Spear 34) puisqu'elle est la langue du Coran, afin de décrire des sujets « indésirables » voire tabous dans la société arabo-islamique comme le thème de la sexualité (sous ses diverses formes y compris hétérosexuelle et homosexuelle). Pourtant, de l'avis de Choukri, l'usage de ces scènes « immorales » n'est pas une fin en soi, mais vise plutôt à créer un effet positif, à savoir la critique de l'oppression sociale et la revendication du changement. C'est ce qu'il déclare dans une entrevue accordée en 1986 : « Dans al-Khubz al-hâfî, je présente des scènes immorales afin de chercher ce qui est moral et exemplaire. Les personnages de mon autobiographie ne sont pas satisfaits de leur immoralité, parce que cela ne leur procure aucune joie voulue; leur immoralité est plutôt due à une oppression sociale humiliante » (Choukri 73, ma traduction).

Tous ces éléments – surtout la critique de l'autorité paternelle (et par extension toute forme d'autorité y compris coloniale) et la description graphique de scènes sexuelles (ponctuée parfois par une remise en question très implicite des fondements religieux de la vie sociale) – font de ce roman un cas singulier dans la littérature arabe, choquant et scandaleux pour les uns mais libérateur et exemplaire pour les autres. Le critique égyptien Hafez Sabry, par exemple, y trouve des aspects « modernistes » et même « postmodernistes » qu'il apprécie : « Si le modernisme et le postmodernisme tendent délibérément à briser les tabous et à éliminer toutes les barrières et les limites, il n'y a pas

un texte dans notre littérature [arabe] moderne qui ose violer les interdits linguistiques, sociaux et sexuels plus que cette autobiographie de Choukri » (224, ma traduction).

Au cœur de la controverse

Un signe de la position paradoxale de ce texte dans le champ littéraire et culturel arabe est le grand débat qu'il suscita en Égypte, plus précisément à l'Université américaine au Caire. Samia Mehrez, professeure de littérature arabe, dut répondre le 17 décembre 1998 devant la présidence de l'Université à une plainte déposée contre elle. Des parents d'étudiants et d'étudiantes lui reprochèrent d'avoir enseigné ce texte dont le contenu « pornographique » nuirait à la moralité de leurs enfants ainsi qu'à celle de la société égyptienne en général : « We would like to inform you that with great pain and shock we discovered that the respectable teacher is [has] given our children who are minors (age between 16 and 20) pornographic stories that any mature dissent [decent] man can never read or allowed [allow] any person to read » (cité par Mahrez 64). À défaut d'entente entre la professeure et les parents sur le maintien ou le retrait du texte du programme, le conflit s'est élargi à deux grands camps opposés. Le premier est celui des parents protestataires, soutenus par quelques professeurs du département de littérature arabe de la même université et une partie de la presse locale, qui exigent le respect des règles morales de la société égyptienne sans rejeter les orientations de l'Université américaine (fréquentée, en majorité, par une élite bourgeoise égyptienne). Le deuxième camp est celui de Mehrez, soutenue par quelques collègues, amis et d'autres universitaires étrangers, qui revendiquent l'autonomie de l'enseignement universitaire et qui refusent toute tutelle « patriarcale » de l'État ou de la presse « incompétente » dans

les affaires de cette institution « libérale » [(voir l'article de Mehrez, 2002)]. Il a fallu même une intervention du ministre de l'Enseignement supérieur égyptien devant Majlis al-cha'ab (l'Assemblée du peuple) et un débat parlementaire pour que le roman soit retiré de tous les programmes scolaires puis censuré (Abou el-Magd 1-2). Cet exemple montre l'existence d'enjeux sociaux et politiques de l'écriture littéraire. Il reflète le genre de rapports « inégaux » qui peuvent exister entre, d'un côté, le champ littéraire et, de l'autre, les domaines politique et social. À ma connaissance, ce récit est toujours interdit en Égypte, et ce malgré les efforts déployés afin de mettre fin à sa censure.

En fait, le cas de Mehrez suscita plusieurs réactions, surtout de solidarité de la part de certains de ses collègues en Égypte et ailleurs (aux États-Unis notamment). La campagne de solidarité qui en résulta fut « couronnée » (selon Mehrez 63) par un article d'Edward Said intitulé « Literature and literalism ». Dans ce texte, Said défend l'autonomie de la littérature et de l'enseignement. Il y estime, entre autres choses, que :

To say of a novel that it is immoral is to suggest that novels are supposed to be moral, which is almost pure nonsense, since the only morality or good behavior that literature is really about directly is either good or bad writing. To treat fiction as if it were a religious or moral sermon is about as far from the actuality of literature as it is possible to get and indeed it is, in my opinion, the purest form of intellectual barbarism.

[...] The whole point of educating university students in the liberal arts generally, and literature specifically, is to train them to read not just pious books about good behavior, but all books, particularly those that are morally and intellectually

challenging. What would become of literature if it was to be subjected to rules formulated by a committee of experts as to what can and cannot be read? This is more like the Spanish Inquisition than it is the curricular practice of a modern institution of learning. (Said 5-6)

Pourtant, tous ces efforts n'ont apparemment pas donné les résultats escomptés – même si, selon Mehrez, l'intervention de Said fut décisive dans son cas – et n'ont pas réussi à ouvrir un vrai débat sur la censure dans le monde arabe⁸.

Il faut dire que l'œuvre de Choukri n'est pas la seule qui fut interdite dans le monde arabe. Il y a d'autres textes que les censeurs politiques ou religieux n'ont pas épargnés comme *Hikâyat Zahra (Histoire de Zahra)* de l'écrivain libanaise Hanan el-Cheikh, *Mawsim al-hijra ila al-chimâl (Saison de la Migration vers le Nord)* du Soudanais Tayeb Salih et *Awlâd Hâratinâ (Enfants de notre quartier)* de l'Égyptien Naguib Mahfouz, lauréat du Prix Nobel en 1988. Ces exemples (et plusieurs autres) montrent les difficultés que doivent surmonter les écrivains arabes afin de faire entendre leurs avis sur des sujets qu'on juge « indésirables » ou tabous comme la prostitution, l'homosexualité, l'oppression (de l'individu ou de la femme, etc.) et surtout la remise en question des valeurs religieuses. Certains écrivains ont été verbalement ou même physiquement attaqués, parce qu'ils ont voulu lever le voile sur certaines réalités sociales oubliées ou

⁸ Sur le plan interculturel (et géopolitique), le cas de Choukri aurait conduit à la mise de pression sur le gouvernement égyptien afin qu'il garantisse « la liberté académique ». Fauzi M. Najjar écrit à ce propos : « The AUC case prompted the Committee on Academic Freedom of the Middle East Studies Association of North America to send a letter to President Hosni Mubarak urging him to defend academic freedom in Egypt , and expressing alarm at the increasing censorship and book-banning by the authorities. In particular, the letter mentioned the banning of Shukri's [*al-Khubz al-hâfi*], 'a book that has been legally available in Egypt for many years... on the grounds that it 'contains extreme pornographic scenes which do not fit with our social and religious traditions' » (Najjar, 2001: 402).

« indésirables » comme la misère et la prostitution dans le cas de Choukri. À ce sujet, cet écrivain explique une autre forme de censure (et de punition) dont il a souffert, à savoir les vives critiques que lui auraient adressées ses détracteurs : « [...] hay muchos enemigos que hasta me insultan, por ejemplo en Tánger, paseando, me dicen : ‘tu te estás vendiendo al extranjero’, ‘escribes cosas que ensucian a nuestro país’, ‘revelas lo que no se debe revelar, hay que callar, vivir la miseria sin hablar de ella’. Mentalidades pobres, y van a morir pobres. » ([...] Il y a beaucoup d’ennemis qui m’insultent même, par exemple à Tanger, quand je sors pour me promener, ils me disent : ‘tu es en train de te faire vendre à l’étranger’, ‘tu écris des choses qui salissent notre pays’, ‘tu révèles ce qui ne doit pas être révélé, il faut se taire, vivre la misère sans en parler’. Des mentalités pauvres, et elles vont mourir pauvres » (Atxaga et Choukri 304, ma traduction). Pour sa part, Ben Jelloun, voit d’un bon œil ces aspects transgressifs du texte et généralise un peu sa remarque sur la censure pour inclure toute la littérature arabe : « Il faut dire que ce que raconte Choukri fait partie de ce genre de choses qui ne se disent pas, qu’on tait, ou du moins qui ne s’écrivent pas dans les livres et encore moins dans la littérature arabe actuelle. La prostitution existe. Tout le monde le connaît. Mais en parler, la dire, reste intolérable. Il est donc plus grave d’écrire sur la misère que de la vivre ! » (Ben Jelloun 8).

Le sort d’autres auteurs fut pire que celui de Choukri. Ce fut le cas, par exemple, de Mahfouz, le lauréat du Prix Nobel en 1988, qui semble avoir réécrit l’histoire de l’humanité et des religions monothéistes dans son roman *Awlâd Hâratinâ* (*Enfants de notre quartier*) et aurait ainsi donné des « représentations » « peu » respectueuses

d'Adam et des prophètes Moïse, Jésus Christ et Mohamed. En 1994, Mahfouz fut agressé par deux intégristes religieux au Caire, apparemment dans la foulée des événements qui suivirent la publication du roman Satanic Verses de Salman Rushdie et l'émission d'une *fatwa* à son encontre (par l'Ayatollah Khomeiny)⁹. À cause des blessures qu'il a subies, Mahfouz n'était plus physiquement capable de travailler comme avant. À noter aussi que son texte avait déjà été censuré après sa publication en feuilleton dans le journal égyptien *al-Ahram* de septembre à décembre 1959. Les événements entourant la sortie du roman de Rushdie ne firent que raviver des débats intenses entamés plus de trente ans auparavant.

Conclusion

Quoiqu'on dise de la vie de Mohamed Choukri, de la véracité du contenu de ses écrits autobiographiques et du secret du succès qu'ont connu ses œuvres, surtout al-Khubz al-hâfi, il reste l'un des auteurs qui ont osé remettre en question les certitudes, briser les tabous et décrire librement les injustices dont ils furent victimes ou témoins. Ni les censeurs ni les « gardiens » de la moralité n'ont réussi à l'empêcher d'exprimer ses idées ou de représenter ceux qui n'avaient pas de voix, c'est-à-dire les marginaux, les marginalisés et les plus démunis¹⁰. Ironiquement, ceux qui ont essayé de faire taire sa voix n'ont réussi qu'à la faire entendre davantage et à promouvoir sa production. Son premier récit, ce « texte nu », ne cesse de susciter de l'intérêt et de l'admiration. Son cas

⁹ Au moment où je rédige ce texte, la Reine britannique Elizabeth II décide d'octroyer un titre de noblesse à Rushdie, provoquant des protestations au Pakistan et en Iran contre ce soutien royal ainsi montré à l'égard d'une écriture « anti-islamique ». C'est dire que la censure continue toujours à hanter les écrivains. Il faut rappeler que le choix effectif de Rushdie avait été fait par des comités indépendants avant de recevoir l'approbation « cérémoniale » de la Reine.

¹⁰ Ferial Ghazoul (1999) qualifie Choukri d'écrivain « subalterne ».

rappelle pourtant le long chemin que doivent parcourir les écrivains arabes et arabophone afin d'acquérir une plus grande marge de manœuvre dans leur champ littéraire. Le vœu de Choukri, celui de la « l'émancipation » de la littérature arabe, sera-t-il exaucé un jour? À quel point le serait-t-il et surtout à quel prix?

Bibliographie

Abou El-Magd, Nadia. « Censorship Board on a Banning Spree ». Al-Ahram Weekly

Online 10 février 2003. <<http://weekly.ahram.org.eg/1999/421/eg3.htm>>.

Alif. « Al-Kiyyânu wa al-makân: muqâbalatun ma_a Mohamed Choukri. » Alif 6

(Printemps 1986) : 67-78.

Allen, Roger. The Arabic Novel: An Historical and Critical Introduction. Syracuse:

Syracuse University Press, 1995.

Atxaga, Bernardo et Mohamed Choukri. « Diálogo Atxaga - Chukri »,

dans Miguel Hernando de Larramendi, Gonzalo Fernández Parrilla et Bárbara

Azaola Piazza, dir. Autobiografía y literatura árabe. Cuenca (Espagne) : Ediciones

de la Universidad de Castilla-la Mancha, 2002.

Ben Jelloun, Tahar. « Le texte nu », dans Mohamed Choukri. Le Pain nu. Paris : Éditions

François Maspero, 7-9, 1980.

Berrada, Mohamed et Mohamed Choukri. Wardun wa ramâdun: Rasâ'il. Mançurat

wizarat al-chu'uni al-thaqafiyati [Maroc], 2000.

Choukri, Mohamed. Al-Khubz al-hâfi. Casablanca : Éditions Nouvelles, 2001.

Choukri, Mohamed. For Bread Alone. Traduction et notes de Paul Bowles. Londres : Peter Owen Ltd, 1973.

Choukri, Mohamed. Ghawâyat al-Shuhrûr al-Abiad. Tangier: Sharikat Salîqâ Ikhwân, 1998.

Choukri, Mohamed. Le Pain nu. Traduction et préface de Tahar Ben Jelloun, Paris : Éditions François Maspero, 1980.

El-Cheikh, Hanan. Hikâyat Zahra. 2^e éd. Beyrouth : Dar al-Adab, 1989.

Ettobi, Mustapha. « Cultural Representation in Literary Translation : Translators as Mediators/Creators. » Journal of Arabic Literature 37.2 (2006) : 206-29.

Ghazoul, Ferial et Barbara Harlow. « Mohamed Choukri : Being and Place », dans Ghazoul et Harlow, dir. The View from Within. Le Caire: American University in Cairo Press, 220-27, 1994.

Ghazoul, Ferial. « When the Subaltern Speaks », Al-Ahram Weekly 417 (18-24 February, 1999). 21 mai 2002. <<http://www.ahram.org.eg/Weekly/1999/417/cul.htm>>.

Mehrez, Samia. « *Al-Khubz al-Hâfi* : Watîqatu al-idâna. » Al-Adâb 11-12 (2002) :

58-68.

Najjar, Fauzi M. « Book Banning in Contemporary Egypt », The Muslim World. 91 (automne 2001) : 399-424.

Parrilla, Gonzalez Fernández. « La supuesta picaresca de Chukri », dans Miguel Hernando de Larramendi, Gonzalo Fernández Parrilla et Bárbara Azaola Piazza, dir. Autobiografía y literatura árabe. Cuenca (Espagne) : Ediciones de la Universidad de Castilla-la Mancha, 139-48, 2002.

Said, Edward. « Literature and Literalism. » Al-Ahram Weekly 414 (28 janvier - 3 février, 1999). 14 mars 2007. <<http://weekly.ahram.org.eg/1999/414/cul.htm>>.

Spear, Thomas. « Politics and Literature: An Interview with Tahar Ben Jelloun. » Yale French Studies 2.83 (1993): 30-43.

Mustapha Ettobi est étudiant de doctorat au Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill. Il s'intéresse, entre autres, à la traductologie, à la sociologie de la littérature et au postcolonialisme. Parmi ses publications récentes :

- « Cultural Representation in Literary Translation : Translators as Mediators/Creators », *Journal of Arabic Literature*. Vol. 37, n° 2, 2006.
- « Denys Johnson-Davies: figure de la traduction de la littérature arabe », *TTR*. Vol. 19, n° 1, 2007.